



**LES JOYAUX DE LA COURONNE DE FRANCE,
UNE EPOPEE HISTORIQUE**

Les bijoux de la Couronne de France sont un ensemble de bijoux de la Monarchie française, des Premier Empire et Second Empire, et de la République française dont l'origine remonte à François I^{er}.

C'est après Pavie (1525), à un moment d'accalmie et à l'aurore de la Renaissance que fut créé le trésor des bijoux de la Couronne de France.

Le traité de Cambrai, plus connu sous le nom de *Paix des Dames*, vient de réconcilier le roi François I^{er} (1494-1547) et l'empereur romain-germanique Charles-Quint. Comme gage d'amitié, l'empereur accorde entre autres à son rival, la main de sa sœur aînée, Eléonore d'Autriche, reine douairière de Portugal.

Ce fut à son entrée à Bordeaux que François I^{er} remit à la reine Eléonore (sa seconde épouse) la collection des bijoux de la Couronne qu'il venait de constituer en trésor, un mois auparavant par lettres patentes du 15 juin 1530¹. Il a pris dans les parures de sa première épouse, Claude de France qui les avait reçus de sa mère Anne de Bretagne, qui les tenait également de sa mère Marguerite de Foix.

Par ce geste, le roi qui avait été vaincu par Charles-Quint à Pavie, tenait à éblouir Eléonore, et à lui démontrer que la France possédait encore des trésors attestant de sa puissance.

Par ces lettres patentes, François I^{er} a déclaré qu'il constituait ce trésor pour en faire don à la suite de ses successeurs, c'est-à-dire à l'Etat.

Ainsi en donnant à l'Etat ces bijoux - ***qui étaient auparavant sa propriété particulière*** - François I^{er} les constitue propriété de l'Etat, mais à une condition expresse : **qu'ils ne seraient jamais aliénés.**

Leur histoire se confond avec l'Histoire de France depuis près de cinq siècles et en a épousé tous les contours.

LE TRESOR CONSTITUE PAR FRANCOIS I^{ER} : UNE HISTOIRE MOUVEMENTEE

Pourquoi constituer ce trésor ?

Les pierres précieuses constituaient un moyen de paiement facilement transportable et beaucoup moins lourd que l'or.

En 1525, François I^{er} avait été fait prisonnier à la bataille de Pavie et avait racheté sa liberté en payant sa rançon avec ses bijoux. Il en a retenu la leçon.

Le roi est tout à la fois soucieux d'apparat royal et des finances du royaume, il choisit d'établir une distinction entre sa cassette privée et des bijoux royaux auxquels il assigne un statut particulier.

Dans son esprit les bijoux de la Couronne constituent une réserve financière qui peut être mis en gage pour garantir les emprunts du royaume et comme ils sont déclarés inaliénables, ils ne peuvent être perdus que si le royaume ne pouvait rembourser son emprunt.

Par ailleurs de façon plus prosaïque, les reines et les maîtresses du roi (et il en eut beaucoup et il ne fut pas le seul), aiment les bijoux. Ceux de la Couronne restent à la Couronne, les reines peuvent s'en parer, changer les montures, mais ils ne leur appartiennent pas.

Ces bijoux de la Couronne sont aussi appelés "diamants de la Couronne", mais ça ne veut pas dire que tous sont des diamants. L'appellation "diamant" désignait à cette époque les plus beaux bijoux de façon générale.

Le tout premier inventaire des bijoux de la Couronne date du 15 juin 1530, soit trois semaines avant le mariage de François I^{er} avec Eléonore d'Autriche.

¹ Inventaire des Joyaux de la Couronne de 1530 (Arch. N. 947)

C'est François I^{er} qui choisit huit pièces (bijoux ou pierres) destinés à constituer le premier noyau de ce trésor.

La première pièce consistait en un grand collier de onze diamants, taillés indifféremment en tables ou en pointes.

A côté du collier, on remarquait encore les bijoux appelés *bagues*.

Les bagues étaient en 1530 au nombre de sept.



Le spinelle, dit "Côte de Bretagne", en forme de dragon

Parmi elles, on trouvait deux broches dans le milieu desquelles se trouvait un diamant.

Qu'appelait-on des bagues ?

Au 16^e siècle, ce mot n'a pas la même signification qu'il a aujourd'hui :

Tandis qu'*annel* ou *anneau* était le bijou ordinaire des doigts, *bagues*, après avoir été employé au 15^e siècle pour désigner les *joyaux*, *habillements* ou *bagages*, c'est-à-dire tout ce qui s'emporte avec soi, ne s'appliquait plus qu'aux joyaux en général et plus particulièrement aux pendants de cou. On trouve encore ce mot pour désigner des pierres montées ou non montées.

Extrait de "Histoire des joyaux de la Couronne de France"

- Germain Bapst (octobre 1888) -

Les deux pièces suivantes étaient deux rubis "balais"² montés, dont le fameux spinelle d'un rouge profond, dit Côte-de-Bretagne, de 212 carats qui sera retaillé en forme de dragon en 1750 à la demande du roi Louis XV, pour sertir au centre de la "Toison d'or de la parure de couleur". L'autre rubis, est appelé après le mariage de Catherine de Médicis et Henri II, *la fève-de-Naples*.

Petit aparté :

Le spinelle, appelé Côte-de-Bretagne, est la seule pierre qui a traversé toute l'histoire de France et qui nous est parvenue (presque intacte) après avoir connu aussi des avanies (volée en 1792, retrouvée en 1796 et rachetée par le roi Louis XVIII) ; le spinelle a conservé pendant tout le 16^e siècle la valeur de cinquante mille écus. Il est visible aujourd'hui au musée du Louvre.

Le trésor initial ne représente alors que 272 242 écus-soleil³.

Il importe bien de distinguer entre les bijoux de la Couronne qui appartiennent à l'Etat et les bijoux personnels du roi dont il use à son plaisir.

Moins de trente ans après la mort de François I^{er}, le roi Henri III (1551-1589) contrevient aux instructions laissées par son grand-père.

L'année même de son sacre en 1575, il engage les joyaux auprès des créanciers de la Couronne de France. La raison en est simple : les guerres de religion sont à leur paroxysme et coûtent très cher au trésor royal. Pratiquement aucun des joyaux engagés n'est recouvré.

² Le terme de rubis balai provient d'une déformation de nom de leur origine, le Badakhchan, province montagneuse de l'extrême Nord-Est de l'Afghanistan.

³ Émis à partir de 1562, cet Écu d'or est dit « au Soleil » en raison de l'astre qui apparaît sur l'avvers, au-dessus de la couronne : il indiquait la valeur de la monnaie.

Engagées elles-aussi, les “Collections royales”, des objets précieux datant pour la plupart du Moyen Age, disparaissent à leur tour.

C’est la première catastrophe dans la très jeune histoire des bijoux de la Couronne !

Le sacre d’Henri IV (1553-1610) apaise les guerres de religion et marque une époque nouvelle pour le royaume de France.

Le roi Henri IV et son épouse Marie de Médicis reprennent la collection des bijoux de la Couronne, y ajoutant de très nombreux objets d’art. C’est ainsi que Marie de Médicis acquiert en 1604, le “Beau Sancy” (ou petit Sancy), auprès de Nicolas Harlay de Sancy, alors surintendant des finances d’Henri IV.

La légende du “Beau Sancy”

La légende dit que Nicolas Harlay de Sancy l’aurait rapporté de Constantinople où il aurait été en ambassade.

Il se pourrait en réalité que ce soit son fils, Achille de Harlay, qui y ait été ambassadeur vers 1601.

Son origine est obscure, mais il est très probable qu’il provienne des mines situées autour de la cité de Golconde, au centre de l’Inde dont sont issus les diamants les plus célèbres de l’histoire.

Toutefois, certains plus romantiques veulent croire qu’il provient du trésor perdu de Charles le Téméraire, qui comportait un diamant magnifique appelé “la Rose Blanche”.

Il se dit que *le Beau Sancy* et *la Rose Blanche* ne feraient qu’un !

Il s’agit d’un diamant de taille de poire double rose pesant 34,98 carats.

Marie de Médicis fera fixer le “Beau Sancy” sur sa couronne lorsqu’elle sera sacrée reine de France à Saint-Denis le 13 mai 1610.

Le lendemain, Henri IV est assassiné. Marie de Médicis, mère de Louis XIII qui n’a que neuf ans, assure la Régence. Pour payer ses créanciers elle finit par vendre le “Beau Sancy” au Prince d’Orange-Nassau en 1641.



Portait du couronnement de Marie de Médicis
Peinture de Frans Pourbus le jeune.
Le *Beau Sancy* est le gros diamant serti
au sommet de sa couronne (cerclé en bleu).

Pendant quatre siècles, ce joyau chargé d’histoire a appartenu tour à tour à quatre familles royales (France, Maison d’Orange, Angleterre, Prusse).

Ce diamant historique a été mis en vente chez Sotheby’s par la Maison royale de Prusse le 14 mai 2012, il a été acquis par un collectionneur privé et ne sera désormais plus visible.

La collection royale vers son apogée : le 17^e siècle

Grand amateur de gemmes, le cardinal Mazarin (1602-1661) collectionna avec passion les gemmes et les objets d'art les plus précieux de son temps.

A sa mort, le Cardinal légua à son filleul Louis XIV, dix-huit diamants magnifiques baptisés les "Mazarins".

Parmi ceux-ci, il y avait "le Sancy" ou "le Grand Sancy". Ce diamant, a priori de même origine (mines de Golconde) que le "Beau Sancy" avait été vendu par Nicolas Harlay de Sancy en 1604 au roi d'Angleterre, Jacques I^{er}, puis revendu en 1657 par la reine Henriette-Marie de France, épouse de Charles I^{er} d'Angleterre, au cardinal de Mazarin.

Ce diamant de 55,232 carats supplante le "Beau Sancy", il sera le plus beau et plus gros diamant blanc d'Europe jusqu'à la découverte du Régent.

Anecdote sur "le Sancy"

La petite histoire raconte que le messenger de Nicolas Harlay de Sancy transportant le diamant d'Orient en Europe fut attaqué et tué...et que le diamant fut récupéré par son mandataire dans l'estomac de son émissaire, qui avait avalé la pierre avant de mourir.



Marie Leszczyńska, reine de France (1703-1768)
peinte en Grande robe de cour en 1747 par
Vanloo Charles André
Elle porte le Sancy en pendentif



Il sera placé sur les couronnes de sacre de Louis XV en 1722 et de Louis XVI en 1775 et porté par leurs épouses pendant leur règne.

C'est sous le règne de Louis XIV (1638-1715) que les bijoux de la Couronne connurent leur apogée.

Le Roi-Soleil avait une passion pour les pierres précieuses et augmenta considérablement la collection jusqu'à posséder la plus belle d'Europe.

Cette passion était certes esthétique mais aussi politique. Les bijoux de la Couronne sont considérés comme les symboles de la puissance royale mais également comme un investissement judicieux dans des pierres précieuses dont la valeur ne saurait être altérée à travers le temps.

Les diamants en particulier étaient le signe de la puissance : ainsi, c'est sur un trône d'argent tout incrusté de diamants que Louis XIV - *qui portait tous ses bijoux* -, reçut à Versailles, l'émissaire du Grand Turc (Perse). Il y en avait tant sur son habit, "*qu'à chaque mouvement l'on entendait le frottement des diamants.*"

"Les boîtes à portrait étaient des instruments du pouvoir suprême exercé par Louis XIV. Elles étaient utilisées comme cadeaux par le souverain pour récompenser certaines personnalités pour service rendu comme des ambassadeurs étrangers, des ecclésiastiques ayant contribué à la signature d'un traité, voire des poètes ayant œuvré à sa gloire" explique Michèle Bimbenet-Privat, conservatrice générale au département Objets d'art du Louvre.

Au revers de la "boîte à portrait", une plaque d'or émaillée portait le chiffre royal du double L entrelacé.

Plus de 300 boîtes à portraits ont été commandées au cours du règne de Louis XIV au joaillier Jean Pittan et au célèbre miniaturiste sur émail Jean Petitot. Mais il n'en reste plus aujourd'hui que trois au monde, celle du musée du Louvre étant la plus complète (acquise en 2009). Toutes les autres ont été démontées par leurs propriétaires ou héritiers pour en soustraire les diamants et récupérer le portrait.

En 1669, deux marchands aux longs cours, Jean-Baptiste Tavernier et son concurrent hollandais David Bazu rapportent à Louis XIV des centaines de gemmes extraordinaires.

Parmi eux, un diamant de 115,4 carats originaire de Golconde qu'on appellera ensuite "le Diamant Bleu" et un saphir parallélépipédique de 135,8 carats originaire de Ceylan, dit "le Grand Saphir".

La légende rapporte que ce dernier aurait été dérobé sur une statue de la déesse Sitâ, et que le voleur, enfermé toute la nuit dans le temple, aurait été frappé par la foudre au petit matin. Tavernier aurait profité de la défaveur de la pierre en Inde pour l'obtenir à bon prix.



Le "Grand Saphir" (cf. **photo de droite**) est le joyau actuel du Muséum national d'Histoire naturelle (MNHN).



Simulation du Diamant bleu de Louis XIV serti or – Photo MNHN François Farges



Boîte à portrait incrusté de diamants vers 1680 - Musée du Louvre -



Cette gemme n'a jamais été retaillée depuis qu'elle est entrée dans le Trésor et lors du sac du Garde-Meuble en 1792, elle faisait partie des rares bijoux auxquels les voleurs ne s'intéresseront pas !

Avec le grand Diamant bleu de Louis XIV commence une histoire bien romanesque.

Le diamant est taillé pendant deux ans en 1672 par Jean Pittan pour obtenir un bijou exceptionnel de 62 carats, d'un bleu profond (appelé violet, à l'époque), couleur de

la royauté, comprenant 72 facettes, à l'image du Roi-Soleil et représentant une cosmogonie héliocentrique (récit mythologique qui décrit ou explique la formation du Monde.)

En effet, la pierre était facettée en son centre, d'une étoile à sept branches (les planètes, les jours de la semaine, le culte d'Apollon).

Lorsque le roi portait cette pierre montée sur une épingle d'or, l'illusion d'un soleil au centre d'un ciel bleu éblouissait tout son entourage. **Louis XIV en fit un symbole de son règne.**

Ce diamant fut ensuite volé et sa trace se perdit.

Ce n'est que récemment que François Farges, éminent spécialiste et professeur au MNHN retrouve sa piste...mais, c'est une autre histoire !

Le très brillant siècle des Lumières

En 1717, le Duc Philippe d'Orléans (1674-1723), régent de France jusqu'en 1723, acquiert pour la Couronne un diamant de 140,615 carats, découvert dans la région de Golconde en 1698, qui portera son nom : Le Régent.

Cette gemme devient le principal diamant de la Couronne de France surpassant par sa beauté, sa couleur, sa taille et son poids tous les diamants jusqu'alors connus en Occident. On dit qu'il est de couleur "première eau", c'est-à-dire parfaitement incolore...

Il deviendra le symbole même de la royauté et de l'Empire (premier et second) : il ornera la couronne de Louis XV (1722), la couronne de Louis XVI (1775), l'épée du Premier consul

Ce que serait devenu le Bleu de France...

Vingt ans après les faits, en 1812, un diamant étrangement similaire au Diamant bleu de Louis XIV est retrouvé en Angleterre. Fait intéressant, la durée de son absence correspond, à deux jours près, à la prescription légale du vol.

Désormais taillé en ovale, il appartient au banquier et collectionneur Henri Philip Hope.

On le connaît aujourd'hui sous le nom de **Diamant Hope.**

Exposé au Musée d'histoire naturelle de Washington, son histoire et sa beauté lui valent d'être le diamant le plus célèbre du monde.



Diamant dit Le Régent



**A gauche : l'impératrice Eugénie porte le diadème à méandres ou à la grecque orné du Régent
A droite : le dessin de ce diadème par le joaillier Alfred Bapst (au centre, le diamant Le Régent)**

(1801) devenue épée de sacre, le glaive de Napoléon I^{er} (1812), la couronne de Charles X (1825) et le diadème à la grecque de l'impératrice Eugénie.

Il demeure la seule acquisition importante du règne de Louis XV.

En effet, le roi fit retailler de nombreux diamants sous son règne y compris les Mazarins, pour ne pas avoir à racheter des diamants bruts mais aussi parce que "la retaille en brillant" des tailles anciennes, roses en particulier, apportait plus d'éclat. Cette préférence accordée à la brillance sur une très belle taille ancienne reste encore souvent critiquée.

Pour donner une idée de l'étendue de ce trésor, l'inventaire de 1691 fait état de 5885 diamants, 1588 pierres de couleur, dont le plus beau saphir connu du monde et 488 perles, dont la plus belle perle ronde connue en Europe – la "Reine des Perles" –, de 112,25 grains métriques.

Une nouvelle étape est franchie en 1749, lorsque Louis XV confie à Pierre-André Jacquemin, joaillier du roi, la création de l'insigne de la Toison d'or.

Louis XV est fait chevalier de la Toison d'or en 1749. À cette occasion, il demanda au joaillier Pierre-André Jacquemin (1720-1773) un nouvel insigne de l'ordre de la Toison d'Or en couleurs.

La mythique Grande Toison d'or de Louis XV

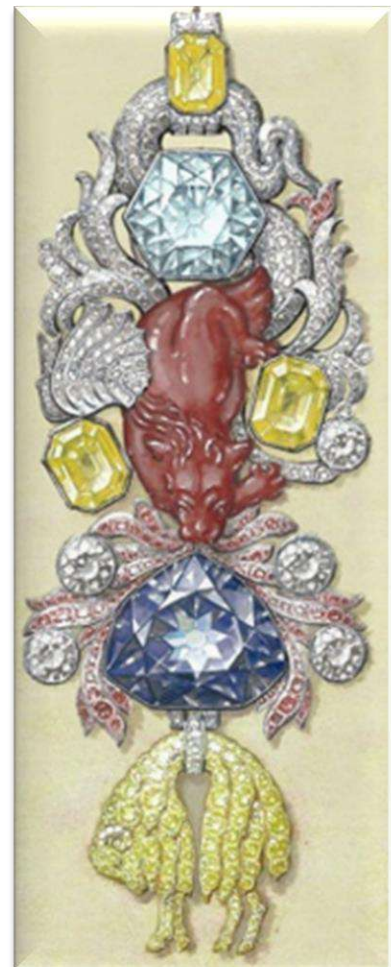
Le roi la veut particulièrement belle et éblouissante.

Il souhaite que l'on insère dans ce joyau deux des plus beaux diamants bleus de la collection de son arrière-grand-père Louis XIV : **le fameux diamant bleu foncé en forme de cœur**, chef d'œuvre de la collection du Roi-Soleil, qui était gardé par un dragon délicatement sculpté dans le spinelle "Côte-de-Bretagne", **et un autre taillé en forme de coussin**, comme le précédent par Pittan, le joaillier de Louis XIV.

Ce deuxième diamant est plus clair, d'un ton "légèrement céleste", on l'appelle le Bazu. Il pèse 32,66 carats. C'est le second diamant bleu du Roi-Soleil.

Il comprend également trois saphirs jaunes nommés "Topazes d'Orient" dans l'inventaire royal totalisant 25 carats et plusieurs brillants de 4 à 5 carats et des centaines de petits brillants. Cette nouvelle parure sera appelée "parure de couleur".

A travers cet insigne riche de symboles, Louis XV défie toute l'Europe par sa puissance.



Reconstitution de 2010 réalisée par le joaillier genevois Horovitz et François Farges du MNHN

Véritable chef d'œuvre, il constitue aussi la première œuvre de haute joaillerie française mais il est aussi la synthèse des bijoux de la Couronne tels qu'ils ont été transmis depuis leur origine.

La Toison d'or est volée lors du sac de l'hôtel du Garde-Meuble entre les 11 et 16 septembre 1792 et malgré diverses recherches, cette Toison d'or n'a pas encore été retrouvée.

Au milieu des années 1980, Horovitz, joaillier genevois, acquiert une gouache en noir et blanc la représentant. Cette peinture a servi de base pour reconstituer le bijou qui a été présenté en 2010 par Horovitz et François Farges, professeur au Muséum national d'histoire naturelle de Paris, après trois ans d'un complexe travail au sein des archives et dans divers ateliers à travers le monde. Elle se trouve aujourd'hui à Genève où elle a été réalisée.

Le règne de Louis XVI (1754-1793) ne semble pas avoir apporté de pièce significative aux Joyaux de la Couronne.

Certes, Le Régent fut serti sur la couronne royale, puis Marie-Antoinette aima le porter, mais ni le roi ni la reine n'eurent le goût pour les parures de grande dimension. Les modes lancées par Marie-Antoinette, réputée frivole, furent surtout champêtres et fleuries (**Réf. Hameau de la Reine à Versailles**), même si sa réputation s'est effondrée suite à la fameuse "affaire du collier" de la reine (**cf. encart ci-dessous**).

L'affaire du collier de la reine

Louis XV avait commandé à ses joaillers, Boehmer et Bassange, un collier qui dépassait toute beauté, pour sa favorite Madame du Barry.

Mais, lorsqu'ils l'eurent enfin terminé, le roi était mort entre temps, léguant la couronne à son petit-fils, devenu Louis XVI, et Madame du Barry à laquelle était destiné le joyau, était très mal vue à la Cour.

Louis XVI était prêt à faire l'acquisition du dit collier (*composé de diamants d'une valeur de 1,6 million de livres*) afin de l'offrir à la reine Marie-Antoinette, mais cette dernière refusa. Est-ce que le dessin ne lui plaisait pas, le trouvait-elle trop luxueux ou plus sûr parce qu'il avait été fabriqué pour Madame du Barry qu'elle avait chassée de la Cour pour son impertinence ?

De son côté, le cardinal de Rohan, Grand aumônier de France, est en disgrâce auprès Marie-Antoinette dont il est secrètement épris et il cherche un moyen de se réconcilier avec la reine.

C'est alors que la comtesse de la Motte, sa confidente et également proche de la reine, en grande difficultés financières, organise une escroquerie profitant de la crédulité du cardinal (*fausses correspondances avec la reine de France, rendez-vous secrets entre Rohan et une pseudo Marie Antoinette, etc.*).

En janvier 1785, dans une de ces fausses lettres, la reine lui apprend qu'elle meurt d'envie de faire l'acquisition du fameux collier, mais qu'elle ne le peut plus après l'avoir ainsi refusé : elle demande au cardinal d'acheter le bijou et de le lui transmettre, elle le remboursera peu après.

Le cardinal ne soupçonne rien et l'affaire est conclue. Les joaillers sont ravis de trouver enfin acquéreur. Ils remettent le collier au cardinal le 1^{er} février 1785, lequel le donne à Madame de La Motte, qui disparaît avec ses complices.

Vers le mois d'août, le cardinal qui ne reçoit pas la somme due, commence à s'interroger, pressé par les joaillers. Tout s'enchaîne très vite, la police intervient.

Rohan est convoqué par le roi. Au sortir de son cabinet, il est arrêté dans la galerie des Glaces au milieu des courtisans médusés. Le scandale éclate !

Quoiqu'innocente, la reine fait finalement figure de coupable. Le scandale, c'est elle ! Elle a voulu la perte du cardinal qu'elle déteste. Son impopularité est à son comble.

Le grand pillage de septembre 1792

A la Révolution, en mai et juin 1791, l'Assemblée nationale constituante décide de faire dresser l'inventaire des diamants et pierreries de la Couronne. L'inventaire compte 9547 diamants, 506 perles, 230 rubis et spinelles, 71 topazes, 150 émeraudes, 35 saphirs et 19 pierres. Le prix des bijoux est estimé à 23 922 197 livres. Le Régent est estimé à 12 millions, le Bleu de France à 3 millions, et le Sancy à 1 million.

Les bijoux de la Couronne avaient été déposés à l'hôtel du Garde-meuble National (actuel hôtel de la Marine, place de la Concorde) après la fuite à Varennes (au cours de laquelle Marie-Antoinette avait emporté le Sancy) et l'emprisonnement de la famille royale.

Pendant trois nuits consécutives, du 13 au 16 septembre 1792, le Garde-Meuble fut littéralement pillé par une bande de cambrioleurs sans que personne ne s'en aperçoive (dont le symbole de la fabuleuse richesse des bijoux de la Couronne, la Toison d'or).

Les temps sont troublés, les uns et les autres se renvoient les responsabilités, les voleurs sont arrêtés et relâchés car ils tenaient leurs ordres de bien plus haut...

Les principaux documents judiciaires qui auraient permis d'y voir clair ont brûlé en 1871 dans l'incendie de l'Hôtel de Ville de Paris.

Parmi les gemmes retrouvées figure le Sancy mais il est mis en gage en 1796 et non dégagé. Il réapparaît en 1828, est vendu à un prince russe qui le revend en 1865. Après encore plusieurs détours, il est acquis par William Waldorf Astoria pour son épouse en 1906. Finalement le diamant sera acheté par le musée du Louvre en 1976 ; il y est maintenant visible.

Quant aux Mazarins, ils furent presque tous retrouvés mais le Directoire en vendit onze en 1796 pour renflouer les caisses de l'Etat. Ils sont maintenant dans des collections privées.

Trois néanmoins subsistent au Louvre : les Mazarins 17 et 18 en forme de cœur, qui furent insérés dans la broche-pendentif de l'impératrice Eugénie et le premier Mazarin, le Sancy.

Les pertes sont considérables : l'épée de diamants de Louis XVI ou encore "la chapelle d'or et de diamants" donnée en 1636 à la Couronne de France par Richelieu sont irrémédiablement perdus. Le Diamant bleu s'est évanoui, on ne le reverra plus jamais tel qu'il avait été taillé par Jean Pittan. C'est aux Etats-Unis qu'on le retrouvera sous une forme altérée des dizaines d'années plus tard.

La Toison d'or est définitivement perdue. Le "Côte-de-Bretagne" sera retrouvée en 1796 mais tout le reste a été soigneusement démonté et les pierres ont été vendues séparément.

Les derniers feux des bijoux de la Couronne

Sous le Premier Empire, Napoléon I^{er} (1769-1821) renoue avec les symboles monarchiques dont les bijoux de la Couronne sont l'emblème.

Il fait sertir le Régent sur son épée de Premier Consul qui servit aussi lors de son sacre. En 1812, le diamant prend place sur le glaive impérial.

Napoléon fait aussi revenir des bijoux qui avaient été engagés sous le Directoire, excepté le Sancy.

A partir de 1805, il effectue des acquisitions importantes pour les bijoux de la Couronne – *indépendamment des nombreuses parures personnelles qu'il offre à Joséphine qui possèdera le plus riche écrin privé d'Europe ou à sa seconde épouse Marie Louise* -.

La principale composante du style Empire est la référence à l'Antiquité romaine (mais aussi à l'Antiquité grecque et égyptienne).



En témoigne la parure en or et mosaïques romaines ci-contre, exécutée par François-Regnault Nitot (joaillier attiré de Napoléon I^{er}) en 1810, cadeau de mariage de l'Empereur à Marie-Louise ; parure inscrite à l'inventaire des bijoux de la Couronne de 1811, seule parure de Marie-Louise parvenue intacte, elle sera vendue en 1887.



Sous la Restauration, certaines pierres retrouvées dont le "Côte-de-Bretagne" et le second Mazarin furent réintégrés aux bijoux de la Couronne.

Louis XVIII (1755-1824) fait monter de nouveau les parures exécutées pour Marie-Louise afin de les remettre au goût du jour. Beaucoup de ces bijoux sont portés par la Duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

En 1821, c'est Jacques-Evrard Bapst qui obtient le brevet de joaillier de la Couronne, titre qu'il conserve jusque sous le Second Empire.



La Duchesse d'Angoulême (fille de Marie-Antoinette et Louis XVI) par Alexandre-François Caminade et paire de bracelets de la duchesse

Surnommé le roi “minéralogiste”, Louis XVIII fait l’achat de différents diamants ainsi que de deux opales de Hongrie dont une figurera sur le manteau de sacre de son frère Charles X et a été conservée au Muséum National d’Histoire Naturelle avec la collection de gemmes dont Louis XVIII fit don à sa mort.

Lorsque Charles X (1757-1836) se fait sacrer à Reims le 29 mai 1825, il porte une couronne qui incorpore les principales pierres du Trésor : Le Régent et les Mazarins 7 et 8.

Louis-Philippe (1773-1850) se voulant “Roi des Français” sera en revanche plus mesuré sur l’usage de ces emblèmes royaux. Il ne les porte guère et n’en enrichit pas la collection.

Le Second Empire (1852-1870) se définit par son éclectisme, son goût du faste et sa polychromie).

Les bijoux de cette époque révèlent la virtuosité et les prouesses techniques des joailliers.

Anecdote sur le style Second Empire

Lorsque l’impératrice Eugénie visita le chantier de l’opéra, elle crut bon d’interroger Charles Garnier sur les sources historiques du décor qu’il avait conçu :

- *Mais de quel style est-ce donc ? ce n’est pas Antique, ce n’est pas Moyen Age, ce n’est pas Renaissance.*
- *C’est Second Empire, Madame, répondit l’architecte”.*

Alexandre-Gabriel Lemonnier, joaillier de la Couronne et François Kramer, joaillier attiré de l’impératrice Eugénie sont les deux noms à retenir de ces dix-sept années de second Empire.

En 1855, à l’occasion de l’Exposition Universelle de Paris, Lemonnier fut chargé de réaliser les couronnes de l’empereur et de l’impératrice.

Pour la couronne de l’empereur, il utilisa une grande partie des diamants de la Couronne. Cette couronne a été démontée et fondue en 1887.

La couronne de l’Impératrice, visible au musée du Louvre ainsi que cinq bijoux de premier ordre de l’impératrice, est composée de 2480 diamants de 56 émeraudes qui appartenaient à l’empereur. Les motifs et l’aigle et de la palmette sont typiquement des symboles impériaux.



Grand opale du manteau de sacre de Charles X



Couronne de l’impératrice Eugénie

Le crépuscule des bijoux de la Couronne

A la chute du Second Empire, pendant la guerre de 1870, les bijoux de la Couronne furent mis à l'abri sur un bateau de guerre à Brest.

Ils furent exposés deux fois avec succès à Paris : à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1878, puis en 1884 au Louvre dans la salle des Etats.

Mais parce qu'ils mêlent les symboles de puissance, de richesse, de prestige du régime monarchique et des deux Empires, les bijoux de la Couronne n'ont guère la faveur des Républicains.

Tirant argument de ce que représentent ces bijoux et espérant quelque revenu utile en des temps de fragilité économique, **la III^{ème} République prend une décision radicale : la vente des bijoux de la Couronne.**

Du 12 au 23 mai 1887, les bijoux de la Couronne de France sont donc dispersés aux enchères publiques lors de neuf vacations qui se déroulent au Louvre.

Un des deux objectifs fut atteint.

Financièrement, ce ne fut pas un succès, tout simplement parce que la mise soudaine sur le marché d'une telle quantité de gemmes eut pour effet principal de casser les prix.

Symboliquement en revanche, ce fut une réussite : les symboles royaux et impériaux n'existaient plus, arrachés par les joailliers et les rares particuliers venus du monde entier !

Fort heureusement, avant cette vente, une commission d'experts avait sélectionné quelques pièces pour leur intérêt historique ou minéralogique et en avait prescrit le dépôt dans trois musées parisiens : **le musée du Louvre** (qui hérite de bijoux à forte valeur historique dont le Régent, le diamant Hortensia et les expose dans la Galerie d'Apollon), **le musée de Minéralogie de l'Ecole des Mines** (qui recueille les topazes roses ou "rubis du Brésil" de Marie-Louise, etc. désormais exposées de manière permanentes au musée des Mines ParisTech, au premier étage de l'ancien hôtel de Vendôme), **le Muséum National d'Histoire Naturelle** (qui se voit confier entre autres, l'opale de Louis XVIII, le diamant portrait de Marie-Louise, le Grand saphir).



A gauche : l'impératrice Eugénie portant le diadème de perles
A droite : le diadème de perles et le grand nœud de corsage de l'impératrice Eugénie

Depuis 1988, Le Louvre et la Société des Amis du Louvre rachètent ces bijoux quand ils réapparaissent.

Ainsi la couronne, le diadème de perles et le grand nœud de corsage de l'impératrice Eugénie ont retrouvé leur place dans les collections françaises.

Texte proposé par Solange Bouvier

Sources (textes et photos) :

- "Histoire des bijoux de la couronne de France" par Germain Bapst (Gallica bnf)
- Conférence de Madame Béatrice Vingtrinier
- Internet